— « Vous aimerez, avec plus d'ardeur que jamais, la discipline catholique ; et vous vous attacherez au Siège Apostolique par des liens plus étroits encore d'amour et d'obéissance ».

Et nous nous plaisons à nous redire : — « Béni soit Celui qui vient au nom du... Saint-Père ! »

III. — S. G. Monsgr V. J. Grandin, 1829-1929 [1].

Il y a eu cent ans, le 8 février dernier, le Vicaire d'une modeste bourgade du Département de la Mayenne, — autrefois, dénommée *Saint-Pierre-la-Cour* et, actuellement, *Saint-Pierre-sur-Orthe*, — écrivait ce qui suit, au *Registre* paroissial des Baptêmes :

— « *Le huit février mil huit cent neuf, je, soussigné, ai baptisé Justin-Vital* GRANDIN, *né, ce matin, du légitime mariage de Jean Grandin et de Marie Veillard, mariés dans l'Église de Montreuil-le-Chétif et, maintenant, habitants de Saint-Pierre-la-Cour. Le parrain a été Michel Patry, oncle de l'enfant et habitant de Montreuil-le-Chétif ; la marraine est Marie Bernard, du Bourg de Saint-Pierre-la-Cour.*

« *Le Père présent et soussigné.* »

L'humble vicaire traça, alors, son nom : « *Julliot, Vicaire de Saint-Pierre-la-Cour* ». Le père de l'enfant, le parrain et la marraine l'imitèrent : « *Jean Grandin ; Marie Bernard ; Michel Patry* ».

Justin-Vital GRANDIN était dûment et validement baptisé.

* * *

Et — quand, ensemble, père, parrain, marraine portant l'enfant sortirent, comme il convenait, par la grande

(1) Cfr. « *Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée* », XXXIVe année, Num. 2 (Février 1929), pp. 51-56 : — GLORIEUX CENTENAIRE : *S. G. Monseigneur V. J. Grandin, O. M. I.* (1829-1929).

porte des processions — les cloches saluèrent, joyeusement, l'entrée d'un nouveau chrétien au giron de notre Mère la Sainte Église.

Aucun ne se doutait qu'arrivé neuvième dans une famille chrétienne, qui devait compter quatorze enfants, il porterait glorieusement, en conquérant pacifique de l'ancien et du nouveau monde, ce nom de Vital-Justin qui venait de lui être donné.

Aucun ne se doutait quel Religieux, quel Missionnaire, quel Évêque naissait, à la vie d'ici-bas et à celle de là-haut, en ce jour du 8 février 1829.

Quis, putas, puer iste erit ? La Providence se plaît à suspendre, au-dessus de tous les berceaux qu'elle ouvre à la lumière, le même point d'interrogation.

1829–1929.

Deux dates qu'il est particulièrement doux aux « *Missions* » d'évoquer, en les rapprochant dans leurs pages d'apostolat.

Deux dates qu'elles y voudraient buriner, avec amour, à la gloire de l'un des évêques les plus grands du XIX[e] siècle, d'un des fils les plus aimants et les plus aimés de la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée : Sa Grandeur Mgr Vital-Justin GRANDIN, *O. M. I.*, premier Évêque de Saint-Albert, au Canada.

— « Il est bien rare », écrivait en 1903, au début de l'Introduction à la Biographie du saint Évêque, le R. Père Émile JONQUET, *O. M. I.*, « il est bien rare de voir une longue vie s'achever glorieusement dans l'unité de principe et d'action.

« Le principe de Mgr GRANDIN fut l'amour passionné de Notre-Seigneur JÉSUS-Christ. Son action, pour prouver cet amour, fut de sauver des âmes, à travers toutes les difficultés, tous les obstacles, malgré l'horreur des plus grands sacrifices.

« Partout où JÉSUS-Christ n'est pas, il est mal à l'aise ; et, quand il ne peut s'occuper activement du salut des âmes, il est malade.

« Il y a, dans cette vie, du François Xavier, du Vincent de Paul, du Pierre Claver, du François de Sales.

« C'est bien un François Xavier que ce voyageur géant. On a calculé que — si l'on mettait, bout à bout, toutes ses expéditions sur terre et sur mer, en canot d'écorce, en raquettes, ou en traîneaux à chiens — on ferait huit ou neuf fois le tour du globe. Partout, il a laissé des traces profondes de ses pas d'apôtre.

« Sa vaste compatissance pour les membres souffrants du Christ, pour les malades, les pauvres et les orphelins, rappelle Saint Vincent de Paul. Il leur donna, surabondamment, le sourire de ses yeux, les paroles de ses lèvres, le travail de ses bras, l'amour de son cœur. Il ne donna pas seulement ; il se donna. Jamais son cœur ne fut émoussé pour les douleurs d'autrui.

« Comme François de Sales, son charme vainqueur fut la bonté. C'est par le cœur qu'il a vécu, c'est par le cœur qu'il a souffert, c'est par le cœur qu'il a triomphé.

— « O grand prêtre », lui disait un sauvage Montagnais, « que le Grand Esprit doit être bon, puisque, pour venir à nous, Il a pris ta bonne figure ! »

« De Claver il eut la prédilection marquée pour les sauvages les plus déshérités. Comme lui, il fut un fruit que Dieu presse dans la souffrance ; comme lui, il eût voulu user ses forces, dans un labeur sans gloire et sans douceur, auprès des pauvres Indiens, enterrer toutes les énergies de son âme dans leurs misérables loges, choisir ses bien-aimés parmi ces malheureux et ployer son cœur à ne battre que pour eux.

« De la vie entière de Mgr Grandin, déborde, comme d'un vase trop plein, l'esprit sacerdotal et religieux, l'héroïsme apostolique. Il a connu l'héroïsme de la foi, l'héroïsme de la charité, l'héroïsme du zèle, l'héroïsme du sacrifice.

* * *

« Monseigneur Grandin fut religieux, missionnaire, évêque.

« Religieux, il voulut l'holocauste complet, s'immola dans son corps, dans son âme, dans son cœur, et garda,

toute sa vie, une fidélité de Novice à ses vœux, à ses règles, à ses exercices de piété. »

— « *Le nom d'Oblat que je porterai* », écrivait-il à son frère, à la veille de sa profession religieuse, le 15 décembre 1852, « *dit assez à quoi je m'oblige. Que signifie ce mot, en effet, sinon victime et victime, non d'un moment, mais de toute sa vie ? C'est bien ce que signifie aussi la croix de missionnaire que l'on me suspendra au cou, ce jour-là. Tout cela ma crie bien haut : la vie d'Oblat, la vie de missionnaire est une vie de croix et d'immolation continuelle...* »

Et, dans une lettre suivante : — « *Cette croix* (de mon Oblation) *ne doit plus me quitter. Peut-être qu'un jour elle sera mon unique compagne et, probablement, mon unique consolation. Aussi je l'aime, ma croix, je l'aime et la baise sans cesse... Oh ! si tu savais combien je suis heureux de l'avoir !... Elle est suspendue à mon cou par un cordon et passée à ma ceinture comme une épée. La nuit, je la tiens avec les deux mains, comme un vieillard tient son bâton ; et j'espère que je mourrai en la tenant de la sorte...* »

* * *

« Le missionnaire », poursuit le R. P. Jonquet, « porta, dans un corps maladif, la passion de toutes les choses généreuses. Difficilement on se représente une existence plus agissante, plus entreprenante, plus dévouée que la sienne. Joseph de Maistre disait de ses livres : « J'y ai versé toute ma tête. » Dans son œuvre d'apostolat, Mgr Grandin versa tout son cœur. »

Il arrivait à pied d'œuvre aux difficiles Missions de la Rivière Rouge, le 2 novembre 1854 ; et la terre d'évangélisation qui lui était échue en héritage devait, quarante ans durant, consumer le meilleur de son âme dans la pratique d'une sanctification ininterrompue, — la pauvreté et le dénuement joyeusement acceptés, l'oubli de soi porté à l'extrême, l'amour de Dieu et des âmes comme unique mobile et unique fin.

Faut-il redire qu'il fut, au cours d'un voyage de trois

longues années, le premier évêque missionnaire à franchir le Cercle polaire ?

Plus loin, toujours plus loin, pour les âmes !

Et quels voyages, au milieu des bancs de neige durcie et des grandes dunes de glace !

— « *Lorsque, arrivant à l'étape, le soir* », écrivait-il lui-même, « *j'avais un peu réchauffé mes mains et ma figure, je me déchaussais et je me lavais les pieds avec de la neige. On m'avait enseigné ce remède pour prévenir le mal de raquettes; je l'ai employé, chaque soir, et je m'en suis bien trouvé.*

« *Pendant ce temps, mes hommes faisaient fondre de la neige, se procuraient ainsi de l'eau et organisaient notre souper. Notre cuisine consistait à faire bouillir un morceau de viande à moitié sèche et à préparer le thé qui nous servait de boisson... Je ne vous parlerai pas de la propreté avec laquelle se faisait notre cuisine; ce mot doit être rayé du dictionnaire des sauvages et même de celui des voyageurs du pays...* »

« *Après la prière du soir, nous faisions notre lit, en étendant des couvertures sur les branches. En France, on se déshabille pour dormir : ici, on fait tout le contraire. Pour me coucher, je reprenais mes bas et mes chaussures, j'ajoutais à mes habits ordinaires une grosse capote; et, afin d'avoir part à la chaleur de mes sauvages, je leur faisais partager mes couvertures, au risque de partager leur vermine. Le matin, à notre réveil, nous avions quelquefois une épaisse couche de neige sur le dos, toujours de la gelée...* »

Et de la pauvre maison du Fort Norman, où il était arrivé, après s'être traîné bien souvent — l'expression est de lui — à *quatre pattes*, pendant la nuit, au milieu de champs de glace :

— « *C'est ma chambre obscure* », disait-il. « *Cependant, vous ne sauriez croire combien je m'y trouve heureux. J'ai, dans ma petite chambre, notre Divin Sauveur, en personne; Il est mon pain quotidien, mon compagnon, mon soutien, mon tout.*

« ... *J'ai pu organiser une petite alcôve, dans un coin*

de ma chambre ; j'ai tapissé les murs de papier et d'images ; et, dans un tout petit tabernacle, je conserve le Saint des Saints. Malheureusement, mon cher petit sanctuaire n'est séparé du reste de ma chambre que par un morceau d'indienne, qui n'est pas même assez large. Je ne sais si le Pape approuverait ma conduite, en pareil cas... ; mais je puis assurer que je renoncerais de suite à cette précieuse consolation, si je savais que cela pût déplaire à mon Sauveur. »

« Louis Veuillot », écrit encore le P. JONQUET, « a dit du vaillant prélat cette phrase qui sent son homme : — « Cet évêque des neiges fait bien comprendre que le froid brûle. » L'évêque fut l'homme du ministère sacré « plus doux que le miel, plus intrépide que le lion », sachant faire entendre le langage respectueux, digne, désintéressé de la charité, de la vérité, de la justice, un de ces hommes robustes en Israël... Son courage grandissait avec les périls et ses lumières avec son ardeur. »

Et, pourtant, nul plus que lui ne mit tout en œuvre pour écarter de ses épaules le redoutable fardeau de l'épiscopat.

Il n'avait que 29 ans !

Au reçu de la nouvelle de sa préconisation à l'Évêché de *Satala in partibus infidelium* et à la coadjutorerie de Saint-Boniface, il écrivait à son frère, le 27 juillet 1858, en lui cachant encore cette nouvelle, qui l'avait atterré lui-même :

— « *J'ai passé une année heureuse... ; mais je suis accablé d'inquiétudes et de soucis. Je ne puis t'en dire la raison, mais ne fais pas de jugement téméraire... Je te dis cela, mon cher frère, afin que tu pries beaucoup pour moi... Donne de mes nouvelles au bon M. Sébaux* (son bienfaiteur) ; *dis-lui que j'ai de la peine, et il priera pour moi. Ne manque pas non plus de me recommander aux prières de tant de personnes qui s'intéressent à moi... Ne t'inquiète pas au sujet de ce que je t'écris, mon cher frère ; encore une fois, je me porte bien, je suis bien avec mes supérieurs, je suis bien avec mon confrère, je suis bien avec les sauvages ; grâce à la miséricorde de mon* DIEU, *j'espère être bien avec Lui,* — SEULEMENT, LE CHEMIN DU CIEL SERA, PRO-

BABLEMENT, POUR MOI UN CHEMIN DE CROIX PLUS RUDE QUE LES AUTRES... »

— « Tu seras évêque, je le veux ; mais tu n'en seras que plus Oblat », lui avait écrit son Supérieur Général, Mgr de MAZENOD.

A qui il répondait :

— « *Pauvre paysan, sans éducation, timide, malade, je n'avais aucune espérance fondée de voir se réaliser mon désir du sacerdoce... Et voilà que, malgré mes misères, le Seigneur veut m'élever à un honneur que je n'aurais jamais osé espérer, dont je ne puis même qu'être épouvanté, si je n'avais lieu de penser que sa miséricorde répondra à sa générosité...* »

« ... *Si l'on m'a fait évêque* », répétait-il, plus tard, « *c'est à cause de mes longues jambes* », faisant allusion aux randonnées interminables des apôtres du Nord.

Et, dans les jours qui précédaient sa consécration épiscopale, il écrivait à une bienfaitrice, le 12 novembre 1859 :

— « *Je suis devenu sauvage pour bien des choses, mais, chez moi, le cœur au moins est resté français : tout sauvage que je suis, je ne puis oublier un bienfait. Prêtre par charité, évêque par charité, je ne veux être habillé que par charité.* »

La charité ! C'est avec cette vertu à plein cœur qu'il débuta dans sa rude et féconde carrière épiscopale ; c'est elle qui fut l'accompagnatrice obligée de ses innombrables randonnées d'apôtre, de pacificateur d'âmes, de mendiant pour l'œuvre de DIEU.

Il savait que ceux qui demeurent dans la charité demeurent en DIEU et DIEU en eux.

« Il n'était pas de ceux qui ne donnent pas leur cœur, mais qui le prêtent avec usure. »

***

1829-1929.

Il convenait d'évoquer la figure prodigieusement attrayante de ce géant de l'apostolat des neiges au début de son année centenaire.

Partout où il est passé, sa mémoire, comme celle du juste, est demeurée en bénédiction.

De l'humble église du pays natal, qui entendit ses premiers cris, ses premières prières d'enfant, et où l'affection de ses compatriotes a gardé vivace son souvenir, de la maison natale, jalousement et pieusement conservée à l'ombre de l'orme plus que centenaire qui fut témoin de ses premiers pas, jusqu'aux abords de son tombeau de pierre où, sous la croix qu'il planta et défendit, religieux, missionnaire, évêque, il repose en paix, dans la crypte de Saint-Albert, le lumineux sillage de sa surnaturelle personnalité s'est creusé.

Il ne s'effacera pas.

Et ce souvenir se double d'une pieuse vénération pour qui sait, pour qui espère qu'un jour — puisse-t-il être proche ! — la Sainte Église, grande faiseuse d'hommes, grande faiseuse de saints surtout, inscrira au livre de ses Bienheureux Vital-Justin GRANDIN, Oblat de MARIE Immaculée, Évêque de Saint-Albert.

Ceux qui, pendant leur vie, auront été des éclaireurs d'âmes, brilleront comme des étoiles dans les perpétuelles éternités !

O. M. I.



IV. — Oblats Belges dans les Glaces Polaires [1].

Alors que nous nous extasions sur les explorateurs qui s'efforcent de pénétrer les périlleux mystères du Pôle Nord, n'oublions-nous pas que des Missionnaires catholiques travaillent, jusque dans les îles de l'Océan Glacial, à l'évangélisation des Esquimaux ?

(1) Cfr. « *Vers l'Avenir* » (10-11, Boulevard Mélot, Namur), XI[e] année, Num. 57 (8 mars 1929), page 1 (1 gravure), et « *Le Patriote Illustré* » (18, Rue Lenglentier, Bruxelles), XLV[e] année, Num. 11 (17 mars 1929), pp. 326-330 (10 gravures) : — DES BELGES DANS LES GLACES POLAIRES (Louis WILMET, *Artiste-peintre*).